

L'ordalie

Au risque du hasard

Marc Valleur

Volume 14, numéro 1, automne 2001

Où est la marge ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valleur, M. (2001). L'ordalie : au risque du hasard. *Frontières*, 14(1), 18–24.
<https://doi.org/10.7202/1074146ar>

Résumé de l'article

Les conduites ordaliques ne sont que l'un des multiples angles sous lesquels peut être abordée la relation du sujet au risque. Elles permettent cependant d'éclairer certaines formes de conduites de risque, comme d'ailleurs un aspect de l'addiction aux drogues, mais aussi aux jeux de hasard et d'argent. Le recours à des épreuves ordaliques pourrait être considéré, à l'intérieur d'un processus addictif, comme une tentative pour le sujet, à travers un vécu de mort et de renaissance, de se refaire, de repartir à zéro, de redonner un sens à son existence.

L'ORDALIE

Au risque du hasard

« ENTRE LE VIVANT ET LES GRANDS SECRETS DE L'AU-DELÀ,
N'Y AURAIT-IL QUE L'ÉPAISSEUR TRANSPARENTE
DE CETTE PAROI DE VERRE ?
LES PERSONNAGES DE DOSTOÏEVSKI
EN ONT PARFOIS SUBI L'ATTRAIT... »

JANKÉLÉVITCH, 1977

Résumé

Les conduites ordaliques ne sont que l'un des multiples angles sous lesquels peut être abordée la relation du sujet au risque. Elles permettent cependant d'éclairer certaines formes de conduites de risque, comme d'ailleurs un aspect de l'addiction aux drogues, mais aussi aux jeux de hasard et d'argent. Le recours à des épreuves ordaliques pourrait être considéré, à l'intérieur d'un processus addictif, comme une tentative pour le sujet, à travers un vécu de mort et de renaissance, de se refaire, de repartir à zéro, de redonner un sens à son existence.

Mots clés : *ordalie – conduites à risque – drogue – jeux de hasard*

Abstract

Trial-by-ordeal behavior is but one of the myriad angles from which the subject-at-risk relationship may be approached. It enables us, however, to shed light on certain forms of risk behavior, such as not only an aspect of drug addiction but also with games of chance and money. Turning to tests focusing on trial by ordeal could be considered, within an addictive process, as the subject's attempt, through the experience of death and rebirth, of making oneself over, starting from scratch, and giving more meaning to his or her life.

Key words : *trial by ordeal (ordalia) – risk behaviors – drugs – games of chance*

Marc Valleur,

psychiatre, Centre médical Marmottan, Paris.

La formule de Vladimir Jankélévitch, à propos de « la tentation du candidat au suicide devant la fiole de poison » pouvait s'appliquer au toxicomane révolté des années 1970 devant sa seringue d'héroïne. C'est de ce constat que provient la notion de conduites ordaliques, qui fut depuis très décriée tant l'idée que le risque puisse être activement recherché ou avoir une fonction positive, au moins subjectivement, dans l'économie psychique de certains sujets, à certains moments de leur trajectoire, paraissait contradictoire avec la doctrine émergente de la politique de réduction des risques.

Ceci démontre que le champ des addictions ne peut échapper à la place centrale prise par la notion de risque dans la société actuelle : le scandale du sang contaminé a souligné l'exigence du public en matière de sécurité sanitaire, et, dans tous les domaines, le principe de précaution devient un impératif politique. L'agence du médicament est devenue en France l'Agence de sécurité sanitaire des produits de santé, récemment a été créée l'Agence de sécurité sanitaire des aliments... La santé publique semble de plus en plus se définir comme mise en œuvre de stratégies de minimisation des risques, comme en matière industrielle, au niveau des transports, de la production d'énergie, etc. Dans ce contexte, il faut souligner les tensions entre les approches objectives des risques, basées sur des études

de grands nombres, des études épidémiologiques, des modèles mathématiques et économiques, et les perceptions subjectives : les considérations sur l'impossibilité d'atteindre un « risque zéro » ne sont par exemple pas toujours admises par le public, alors que dans le même temps une majorité de morts prématurées est liée aux conduites de ce même public.

Il est devenu important de confronter les approches collectives de stratégies de réduction des risques aux abords individuels, qualitatifs, subjectifs, de la relation au hasard et au risque. Dans ce contexte, il faut souligner que les conduites ordaliques ne sont que l'un des multiples angles sous lesquels peut être abordée la relation du sujet au risque. Elles permettent aussi d'éclairer certaines formes de conduites de risque, comme d'ailleurs un aspect de l'addiction aux drogues, mais aussi aux jeux de hasard et d'argent.

Ces derniers peuvent illustrer une approche des addictions faisant une place au risque recherché, comme ils constituent la meilleure illustration de l'ambiguïté de la relation du psychisme humain et du hasard.

CONDUITES ORDALIQUES OU RECHERCHE DE SENSATIONS ?

LA NOTION DE RECHERCHE
DE SENSATIONS

La recherche de sensations est la première explication des différences d'attitude des sujets envers le hasard et le risque : c'est

par besoin de fortes stimulations que certains s'exposeraient à des épreuves ou des situations dangereuses. Marvin Zuckerman a, depuis les années 1960, développé ce modèle explicatif et tend à faire de la recherche de sensations un trait de caractère, lié à des différences biologiques entre les individus (Zuckerman, 1994). Son échelle de recherche de sensations (*Sensation Seeking Scale*, adaptée en France par D. Widlocher), est un questionnaire bien connu, qui se décompose en quatre dimensions :

- Recherche de danger et d'aventure
- Recherche de nouveauté
- Désinhibition
- Susceptibilité à l'ennui

Si elle peut permettre de différencier des types de chercheurs de sensations fortes, cette échelle vise surtout à mettre en évidence l'opposition entre de grands chercheurs de sensations (*high sensation seekers* ou H.S.) et, au contraire, des individus qui évitent ces sensations (*low sensation seekers* ou L.S.) : en cela, la notion de recherche de sensations peut être rapprochée des travaux de Hans Jurgen Eysenk, dont le questionnaire de personnalité (E.P.I.) oppose introversion et extraversion. L'intérêt pour la recherche de sensations peut être mis en parallèle avec l'évolution du regard psychiatrique au cours du XX^e siècle : aux pathologies de l'excès de retenue, de maintien, caractéristiques d'une société victorienne, et marquées par le refoulement et la névrose, succèdent des pathologies de l'agir, de la prise de risque, de la démesure dans la quête de plaisir, comme les diverses addictions, les tentatives de suicide, la psychopathie (ou les troubles antisociaux), les phénomènes de bandes d'adolescents, etc.

Il n'est donc guère étonnant que les forts chercheurs de sensations soient surreprésentés parmi les sujets impulsifs, alcooliques, toxicomanes, ou autres *addicts*, les délinquants, certains suicidants. La recherche de sensations est donc naturellement convoquée comme modèle explicatif de la conduite des joueurs compulsifs, pathologiques. Ce « trait de caractère », plus répandu chez l'homme que chez la femme, est aussi plus marqué chez l'adolescent et le jeune adulte, comme les pathologies dont il augmente la fréquence. En matière d'addictions, remarquons avec J.L. Pedinielli (Pedinielli *et al.*, 1997) que la recherche de sensations est un élément important de l'usage de drogues illicites chez les jeunes, des toxicomanies, ou du jeu pathologique, mais qu'au contraire certaines addictions, comme des toxicomanies « d'automédication » ou les troubles des conduites alimentaires (qui touchent d'ailleurs plus les femmes), pourraient être interprétées

comme un évitement de la nouveauté ou de l'aventure. Selon Zuckerman, la recherche de sensations serait liée au besoin de maintenir ou d'atteindre un certain niveau d'activité cérébrale. Les différences entre individus proviendraient de différences dans le seuil d'activation : pour obtenir une sensation équivalente, certains doivent recourir à plus de stimulations que les autres. (Il convient donc de parler de recherche de stimulation, autant que de sensation.)

Les bases de ces différences devraient être recherchées au niveau neurophysiologique : les recherches en matière de conduites de risque ou d'addictions montrent qu'aux variations hormonales, entraînant une réactivité variable aux stress, s'ajoutent des variations des taux d'endorphines, de monoamines, particulièrement du système dopaminergique. Les variantes individuelles dans la recherche de stimulations diverses tiendraient ultimement, selon Zuckerman, à la génétique. Les travaux sur les animaux (rats explorateurs opposés aux rats passifs), notamment en matière de pharmacodépendance, semblent aller dans ce sens (importance par exemple des gènes codant les récepteurs de la dopamine).

Proche de cette notion de recherche de sensations, la recherche de nouveauté est l'une des dimensions proposées par Cloninger dans le cadre de son modèle psychobiologique de personnalité. Le tempérament, défini génétiquement, doit selon cet auteur être exploré selon quatre axes : recherche de nouveauté, évitement du danger, dépendance à la récompense, et persévérance ou persistance. En matière d'alcoolisme, Cloninger en vient à distinguer deux types principaux : type 1, d'installation lente, avec peu de recherche de nouveauté, sur des personnalités « passives – dépendantes », et type 2, précoce, avec importance de la recherche de nouveauté, et profil général de type « psychopathique ».

Ces différentes approches tentent donc d'explorer au niveau biologique les mécanismes de la recherche de sensation ou de la vulnérabilité de certains individus à l'engagement dans des conduites de risque. Mais la tentation d'une vision linéaire et causaliste, de la génétique aux conduites humaines les plus complexes, risque de conduire à des simplifications excessives : il convient de ne pas faire l'impasse sur les abords phénoménologiques, psychodynamiques, sociologiques, des conduites de risque.

LA NOTION DE CONDUITES ORDALIQUES

Elle a été développée depuis le début des années 1980 et exposée dans de nombreux travaux. Son introduction doit être rapportée

au souci de nuancer une vision des toxicomanies qui faisait de celles-ci, de façon presque systématique, des conduites auto-destructrices. Il arrive d'ailleurs encore fréquemment que ces conduites soient interprétées au plan individuel comme un équivalent suicidaire, alternative à un suicide de fuite devant les difficultés de l'existence. Nombre d'auteurs, implicitement, en font un équivalent de suicide mélancolique, recourant à une métaphore maniacodépressive de la toxicomanie, sans doute inaugurée par Sandor Rado (1975) et poursuivie dans une vision proche de la pensée de Melanie Klein (1882-1960) par Herbert Rosenfeld (1976). Dans cette optique, la toxicomanie est donc l'équivalent d'un suicide, et au plan collectif elle peut correspondre à une attitude sacrificielle d'une partie de la jeunesse.

C'est donc pour nuancer cette vision suicidaire sacrificielle des toxicomanies que peut être mise en avant la fonction positive de la prise de risque, phénoménologiquement distincte d'un comportement auto-destructeur. Cette dimension ordalique est au premier plan dans la conduite extrême, « dostoïevskienne », de certains joueurs pathologiques : les jeux de hasard comportent en effet une dimension évidente de prise de risque, par la dimension de pari, et donc de mise, d'enjeu, que celui-ci nécessairement comporte. Le jeu absolu comportant à la fois l'enjeu maximal et l'incertitude extrême serait dans cette optique la roulette russe, proche des plus anciennes épreuves ordaliques.

À toutes les époques, les hommes ont inventé des formes de jeux aussi extrêmes. Certains adolescents ont récemment défrayé la chronique, en recourant au « jeu du foulard », dans lequel l'extase ou la « défonce » sont recherchées au moyen de la strangulation. Ils renouvellent l'expérience des « clubs de pendus » du siècle dernier et rappellent le jeu historiquement plus lointain, et hautement ordalique, du « pendu gaulois » (ici, l'homme se jetait d'un arbre, une corde au cou attachée à une branche ; il avait le temps de la chute pour essayer de couper la corde...).

Au même titre que les ordalies ont connu des formes dérivées (épreuves non mortelles ou emploi d'animaux témoins à la place des individus), les paris ludiques comportent des enjeux moins tragiques, même si l'argent n'est pas un élément secondaire de la vie sociale et si, comme on le lit dans Dostoïevski (2000), le joueur passionnel en vient à miser « plus que sa vie ». Jouer pour Alexis Ivanovitch est une vraie prise de risque, une interrogation directement posée au Sacré sur la valeur de son existence et son droit à la vie.

PARLONS UN PEU DE... LA RUE

« Quand ils décident d'aller vivre dans la rue, les adolescents savent que c'est un milieu difficile. Malgré cela, ce que les jeunes veulent vraiment, c'est de pouvoir régler le problème qui les a amenés dans la rue. Ils rencontrent de nouvelles personnes qui ont vécu ou vivent des problèmes similaires et qui peuvent les aider à s'en sortir. En plus, ils peuvent se faire de nouveaux amis, rencontrer une nouvelle famille ! La rue devient alors pour eux une deuxième maison. »

Janie Hémond

« C'est rare de voir un jeune dans la rue, seul. La plupart du temps, il se regroupe avec d'autres jeunes. Ensemble, ils partagent des points communs, peuvent même développer un sentiment d'amitié. Les jeunes s'entraident entre eux, se protègent, il y a là une grande valeur : la solidarité. »

Nadia Asselin-Tremblay

« Les jeunes de la rue ne sont pas des victimes, ils sont simplement à la recherche de leur identité personnelle. Ce sont des gens qui savent réfléchir, planifier et s'organiser. Quelle négativité y a-t-il dans le fait de vouloir vivre différemment ? La plupart du temps, les jeunes s'insèrent dans un réseau social qui leur permet d'avoir un certain soutien. [...] Pourquoi ces jeunes ne seraient-ils pas aussi bien que les autres qui suivent ce que la société demande ? Pourquoi sommes-nous seulement capables de respecter les choix d'une personne qui, toute sa vie, a agi en se pliant aux attentes de la société ? »

Natascha Nold

« Mais qu'on se réveille ! L'itinérance amène une réaction en chaîne vers d'autres problématiques. Que trouver d'enrichissant au fait de devoir se prostituer pour survivre ? [...] Les adolescents en rêvent, car ils ne sont pas au courant des conséquences. »

Laurianne Éthier

« Qu'elle soit de terre ou de pavé, la rue reste la rue. Elle peut être un refuge pour certains et une terreur pour d'autres. [...] Il est vrai que vivre dans la rue est difficile pour le moral, mais de là à entraîner un dérèglement de l'esprit, il y a une marge. »

Ève Guillemette

« Informez-vous à l'avenir avant d'affirmer quelque chose, car les gens de la rue sont souvent plus formidables que ceux des beaux quartiers résidentiels. »

Stéphanie Gagné

L'ordalie

Rappelons que l'ordalie désigne « toute épreuve juridique usitée, dans le Moyen-âge, sous le nom de Jugement de Dieu » (Littré) ; au sens strict, le terme doit être réservé aux épreuves par éléments naturels (eau, feu...), et distingué des serments et des duels, bien que ces deux dernières formes d'épreuves comportent une dimension possiblement ordalique. Le mot provient, par le bas latin *ordalium* (jugement), de l'anglo-saxon *ordéal*, et de l'allemand *Urthel* ou *Urtheil* (partage fondamental).

J.P. Poly (1992) étudiant les ordalies de la tradition franque propose une explication étymologique :

Donc les anciens protègent contre la vengeance en portant une sentence. Ils peuvent faire deux choses : ils donnent une composition (une amende de compensation qui est versée principalement à la victime ou à ses parents si la victime n'est plus là),

ou bien ils font aller à l'ordalie :

« on marchera vers le chaudron ».

Cela nous donne l'étymologie du mot. Au début de l'histoire d'un mot, l'étymologie est avant tout sens.

« Ordeäl » en vieil anglo-saxon, qui ressemble au franc (on n'a plus de texte franc), signifie « sans partage », « sans division ». Je crois que c'est une façon négative de définir ce que nous appelons, nous, l'ordalie, en l'opposant à la compensation, qui en effet est toujours partagée [...] Il y a donc une procédure que l'on n'ose pas désigner

par son nom, et l'on indique seulement que cela sera « sans partage ». Il est probable, mais nous n'en avons pas la preuve, que déjà l'ordalie tend à être réservée par les anciens à quelques cas plus graves. (Poly, 1992, p. 8-13)

Ajoutons que l'ordalie fut le mode de preuve universel, dans toute l'Antiquité, résistant longtemps à la logique différente du droit romain (Gaudemet, 1965, p. 99-135). Les ordalies africaines, encore en vigueur sous des formes à peine dérivées, ont été particulièrement étudiées (Retel-Laurentin, 1969, 1974).

L'évolution des ordalies en Europe, leur persistance sous diverses formes bien après les tentatives de condamnation de l'Église (concile de Latran IV de 1215), marque l'évolution de la société, de la relation entre les individus et le sacré. L'ordalie la plus célèbre de notre littérature reste sans doute l'épreuve subie par Iseut la Blonde, accusée par les félons d'avoir trompé son mari, le roi Marc :

Elle s'approcha du brasier, pâle et chancelante. Tous se taisaient ; le fer était rouge. Alors elle plongea ses bras nus dans la braise, marcha neuf pas en la portant, puis, l'ayant rejetée, étendit ses bras en croix, les paumes ouvertes. Alors de toutes les poitrines un grand cri de louange monta vers Dieu.

L'histoire proviendrait, selon Bédier (1979), d'un fragment anonyme du XII^e siècle.

Or, à la fin du XV^e siècle, dans le *Malleus Maleficarum*, H. Institoris et J. Sprenger (1973) rapportent une épreuve tout à fait similaire imposée à une femme accusée de sorcellerie, dans la Forêt-Noire. La suspecte, comme Iseut, se tire fort bien de l'ordalie. Mais, selon ces auteurs, il faut voir dans cet apparent succès à l'épreuve, non un signe d'innocence, mais une preuve de sorcellerie, « car nul saint de ce monde n'oserait tenter Dieu de cette manière... ». Le combat de l'Église, des théologiens et des inquisiteurs contre les duels judiciaires et les ordalies visent la persistance d'une relation de l'individu au sacré qui relève d'une autre forme, vécue comme archaïque, de culture.

Demander le recours à l'ordalie, dans un monde désenchanté, est devenu signe d'hérésie.

S'EN REMETTRE À L'AUTRE, AU HASARD, AU DESTIN, À LA CHANCE,

POUR LE MAÎTRISER OU EN ÊTRE L'ÉLU, ET, PAR SA SURVIE,

PROUVER TOUT SON DROIT À LA VIE, SINON

SON CARACTÈRE EXCEPTIONNEL, PEUT-ÊTRE SON IMMORTALITÉ.

Elles ne relèvent certes plus de jugements ou de cérémonies imposés par le groupe et dont le verdict serait accepté par tous. Elles sont le fait pour un sujet de s'engager de façon plus ou moins répétitive dans des épreuves comportant un risque mortel : épreuve, et non suicide pur et simple, ou simulacre, et l'issue ne doit pas être évidemment prévisible. Le fantasme ordalique, sous-tendant ces conduites, serait le fait de s'en remettre à l'Autre, au hasard, au destin, à la chance, pour le maîtriser ou en être l'élu, et, par sa survie, prouver tout son droit à la vie, sinon son caractère exceptionnel, peut-être son immortalité.

L'ordalie comme transgression

Se soumettre à une épreuve, à un jugement, peut avoir une dimension transgressive, dans la mesure où la transgression est aussi recherche de limites :

La limite et la transgression se doivent l'une à l'autre la densité de leur être : inexistence d'une limite qui ne pourrait absolument pas être franchie ; vanité en retour d'une transgression qui ne franchirait qu'une limite d'illusion ou d'ombre. Mais la limite a-t-elle une existence véritable en dehors du geste qui glorieusement la traverse et la nie ? Que serait-elle, après, et que pouvait-elle être, avant ? Et la transgression n'épuise-t-elle pas tout ce qu'elle est dans l'instant où elle franchit la limite, n'étant nulle part ailleurs qu'en ce point du temps ? Or, ce point, cet étrange croisement d'êtres qui, hors de lui, n'existent pas, mais échangent en lui totalement ce qu'ils sont, n'est-il pas aussi bien tout ce qui, de toute part, les déborde ? Il opère comme une glorification de ce qu'il exclut ; la limite ouvre violemment sur l'illimité, se trouve emportée soudain par le contenu qu'elle rejette, et accomplit par cette plénitude étrangère qui l'envahit jusqu'au cœur. (Foucault)

Parmi les implications de la métaphore ordalique, il convient ici d'en souligner un aspect essentiel : en s'adressant directement à l'Autre pour décider de son propre droit à la vie, le sujet pose, à travers cet équivalent de Jugement de Dieu, la question de la légitimité de la loi. L'aspect juridique de l'épreuve est sans doute la source du scandale que constituent tant les toxicomanies que les conduites à risque des adolescents : tenter de rencontrer l'Autre, fonder la légitimité de sa propre existence dans une démarche solitaire, est aussi invalidation des dépositaires institués de la loi et des formes admises de passage ou d'intégration.

La conduite ordalique comporte donc en soi une dimension transgressive : quand la santé, la jeunesse, la vie, sont des valeurs dominantes, et quand la maladie et la mort équivalent au mal absolu, les conduites de risque ou « d'autosabotage » (P. Jeammet) sont vécues par l'entourage comme hors la loi. Cette dimension transgressive est particulièrement nette dans le versant ordalique du jeu pathologique, affrontement répété à la loi, ou, selon la vision freudienne du « cas » Dostoïevski, répétition du meurtre du père et de sa punition.

Délinquance, violence, prostitution, voire prises de risque sont très souvent attribuées à la pénalisation de l'usage, et donc à la marginalisation des usagers, ainsi qu'à la dépendance, au besoin impérieux, pour chaque sujet, de se procurer sa drogue. La « comorbidité » forte entre jeu pathologique et délinquance relève d'une problématique similaire. Ces éléments sont en effet très prégnants, et l'ambition commune à certaines propositions de « réduction des risques » et à la remise en cause de la « guerre à la drogue » sont la différenciation du champ de la délinquance ou de la marge, de celui de la dépendance.

La légalisation du jeu au Nevada en 1933 fut d'ailleurs fondée sur le même ordre d'arguments, notamment celui de lutter contre les pratiques clandestines¹.

Mais le risque, parfois recherché en soi, existe aussi dans la délinquance. Nous connaissons bien des clients qui se sentent « accros », dépendants, non seulement de substances chimiques, mais d'un véritable style de vie. Et dans cette manière de vivre, l'action permanente implique aussi des épreuves dangereuses, répétées, possiblement exaltantes.

Sans remettre en question l'importance des interactions entre la société et la marge qu'elle sécrète, il nous paraît cependant impossible d'affirmer que les conduites de risque, et la délinquance, ne sont chez les toxicomanes ou les joueurs pathologiques que le fruit de la dépendance. Dans bien des cas, les deux ordres de conduites nous paraissent relever d'une causalité commune (Brochu, 1995).

*Métaphore initiatique
et métaphore ordalique*

À travers la répétition de la prise de risque, c'est une quête que poursuit le sujet : non simple fuite d'une situation de souffrance,

mais tentative de passage, de mort-renaissance, d'accès à un monde meilleur. Cette dimension d'épreuve auto-imposée pour accéder à une autre dimension de soi-même donne toute sa force à la métaphore initiatique, qui est explicitement ou implicitement utilisée depuis les années 1950-1960 par la plupart des auteurs à propos des conduites de risque transitoires des adolescents.

En interdisant l'usage d'un certain nombre de substances, la société en a fait un des moyens privilégié pour des adolescents de s'imposer une telle épreuve : fumer un joint devient signe du défi aux adultes, transgression de la loi, prise de risque minime et généralement demande de reconnaissance par le groupe des pairs. L'usage de tabac ou d'alcool a souvent le même sens, la première cigarette ou la première ivresse étant un peu l'instrument d'un rite de passage. Satisfactions orales régressives, ces conduites symbolisent aussi souvent l'appropriation par le sujet d'attributs des adultes, puissance virile, courage, convivialité, etc.

L'usage de drogues est en quelque sorte polysémique, et s'y condensent toutes les craintes et les aspirations des adolescents, ainsi que leur quête d'accéder à des valeurs profondes, le secret et le sacré du groupe. L'institution de la dépendance, de l'addiction, peut venir signer l'échec de cette tentative de passage et l'isolement progressif du sujet sur le plan affectif et social.

Pendant une ou deux années de lune de miel, les héroïnomanes trouvent un compromis à leurs difficultés internes, une manière de mettre entre parenthèses la question de leur accès à un statut d'adulte. C'est ensuite, après la prise de conscience de la dépendance, de l'aliénation, que réapparaissent, plus violentes encore, les conduites de risque, tentative pour le sujet de maîtriser à nouveau la drogue, de reprendre sa vie en main.

L'overdose, omniprésente dans la vie et l'imaginaire de nos clients, condense le paradoxe apparent des conduites ordaliques : risquer sa vie, s'en remettre au hasard, à la chance, à l'Autre, pour en sortir victorieux, prêts pour une nouvelle vie, comme après une mort suivie de résurrection.

L'échec de la symbolisation de cette épreuve sera, ici aussi, à l'origine de sa répétition, parfois doublée d'une escalade dans la prise de risque.

LE PARADOXE DU JOUEUR ET L'HORREUR DU HASARD

LA CHANCE ET LE DESTIN

La pratique des jeux de hasard et d'argent (la catégorie des jeux d'*alea* selon la classification de R. Caillais, 1976²) répond à une fonction très particulière, à la fois de dénégation et de reconnaissance du hasard : à travers la manipulation des dés, des cartes, des machines à sous ou des plus modernes programmes informatiques destinés à générer du hasard, le joueur, qui semble s'abandonner au verdict du hasard, se donne l'illusion paradoxale d'une maîtrise. Étudiant les cognitions de joueurs normaux ou pathologiques, Robert Ladouceur (1990, p. 11-17) a bien démontré comment, même dans des jeux de hasard pur, tous pensent en fait pouvoir influencer les résultats de façon plus ou moins magique : par exemple, un joueur qui désire obtenir un nombre élevé lancera le dé fortement, et tout doucement s'il veut obtenir un un ou un deux.

De même, les fabricants de machines à sous continuent-ils à construire des « bandits manchots » avec des leviers et non seulement des boutons, alors que ces machines, électroniques, n'ont guère besoin d'être entraînées par la force musculaire : certains joueurs préfèrent se donner l'illusion d'influencer le résultat en appuyant plus ou moins fort sur le levier... Les « martingales » et les « systèmes » d'autres joueurs ont la même fonction : certains font de savants calculs à partir des probabilités, et de la fameuse « loi des séries », calculs qui ne correspondent à aucune vérité mathématique : à pile ou face, si par exemple la pièce est tombée dix fois de suite sur « pile », le joueur en déduira généralement que « face » a plus de chances de sortir. À moins qu'il suppose que la pièce est faussée et que « pile » va ressortir plus fréquemment. En réalité, il n'a toujours qu'une chance sur deux de gagner ou de perdre.

De façon plus générale, la superstition – cette « corruption » de l'*alea* (Caillais, 1976³) – est un moyen de refuser le hasard : c'est « la main innocente » ou la « chance des débutants » dans les jeux de casino, et, très souvent de façon discrète, non dite, le recours aux gris-gris du type trèfle à quatre feuilles ou patte de lapin.

Et ce recours à la superstition dépasse largement le cadre du jeu, pour, d'horoscopes en recours aux voyants, prendre une place importante dans la vie quotidienne.

Cette reconnaissance – négation du hasard est l'un des éléments de compréhension de ce qui pourrait apparaître comme une attitude paradoxale : la recherche active du risque dans un monde où le risque apparaît d'abord comme ce qu'il s'agirait d'éviter.

Pascal s'est beaucoup interrogé sur la passion du jeu et remarquait que :

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendrez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Il faut qu'il s'échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé. (Pascal, section 2, n° 139)

Pour lui, le jeu est donc avant tout une forme de divertissement, une passion superficielle, dans laquelle le sujet se leurre lui-même, en construisant un objet de désir artificiel. Mais cette importance subjective de l'enjeu, qui dépasse l'espérance du gain, vient aussi de ce que le hasard, pour le joueur, n'est pas celui du mathématicien et se trouve en quelque sorte personnifié, dans une construction « animiste » du destin et de la chance : ces instances deviennent ainsi de nouvelles idoles, qui, comme le visage barbouillé par les enfants, suscitent l'espoir et la crainte. Pascal mathématicien, à partir d'une question de joueur, travaillera aux bases du calcul des probabilités, qui devait par la suite connaître des développements infinis, et des applications dans les assurances, la banque, l'économie... Mais c'est aussi sous la forme du pari que Pascal théologien posera la question de la foi et du sens même de l'existence.

Les combats de l'Église contre les jeux de hasard démontrent que ceux-ci furent, de tout temps, vécus comme une profanation, un mode d'interpellation illicite des puissances sacrées.

Saint Thomas d'Aquin permet une différenciation des recours au hasard, en distinguant plusieurs catégories de sorts :

Il admet d'abord que le résultat du sort peut être attendu soit d'une influence spirituelle qui en dirige le cours, soit du hasard. C'est reconnaître par là

L'USAGE DE DROGUES EST EN QUELQUE SORTE POLYSÉMIQUE,

ET S'Y CONDENSENT TOUTES LES CRAINTES ET LES ASPIRATIONS

DES ADOLESCENTS, AINSI QUE LEUR QUÊTE D'ACCÉDER

À DES VALEURS PROFONDES, LE SECRET ET LE SACRÉ DU GROUPE.

que tout usage du sort n'est pas forcément d'ordre divin. Ensuite, il distingue trois types de sorts : consultatif (pour savoir ce qu'il faut faire), divinatoire (pour savoir ce qui arrivera), et distributif (pour partager ou attribuer). Ce dernier sort est lui aussi sorti de l'ordre divin et il relève du hasard :

« Si l'on attend du hasard ce que l'on ne peut faire que pour le sort distributif, il n'y a d'autre mal à cela que peut-être agir en vain » (Guillaume, 1981).

Autrement dit, il existe une catégorie de sorts, purement distributive (de répartition des gains dans une loterie par exemple), qui relève du hasard (celui de philosophes ou de mathématiciens) et qui ne constitue pas un questionnement adressé à Dieu. Tout se passe comme si les joueurs passionnés ne faisaient pas cette subtile distinction et continuaient de voir dans le jeu une interrogation des puissances divines. Et même dans notre monde désenchanté, la distraction dans le jeu met en fait en scène la relation du sujet aux puissances supérieures. Selon M. Neveux (1967) par exemple, les jeux de dés ou de cartes seraient la « futilisation » dans nos sociétés, tant des procédures oraculaires, que des ordalies. Et il y aurait donc un lien direct, une filiation, entre des pratiques sociales ludiques, et des formes culturelles abandonnées... L'importance des sensations procurées par le jeu, ce qui permet au sujet de se « piper lui-même », est donc le fait de se sentir directement au contact de puissances supérieures et mystérieuses.

L'horreur du psychisme pour le hasard, ou plutôt l'impossibilité d'admettre l'existence d'un hasard mathématique ou insensé, est à la base des analyses psychologiques du jeu. « Qu'es-tu, figure du dé que je retourne, dans ta rencontre (*tuchè*) avec ma fortune ? Rien, sinon cette présence de la mort qui fait de la vie humaine ce sursis obtenu de matin en matin, au nom des signifiants dont ton signe est la houlette... » La formulation de Lacan pose, de façon lapidaire, le paradoxe de l'attitude du joueur, qui semble s'en remettre au hasard, dans une démarche qui, subjectivement, relève le plus souvent de la négation du hasard. Elle souligne aussi l'importance des signifiants en jeu, qui désigneraient

l'absurdité ou le sens de la condition humaine. La rencontre est bien désignée sous le nom de la déesse Fortune (*tuchè*), selon une distinction aristotélicienne des deux aspects du hasard, entre *Tuchè* et *automaton*. Le psychisme tend donc à refuser le caractère automatique du hasard pour attribuer les événements à la chance ou à la malchance, à lier les uns aux autres les événements, à leur conférer un sens, à la fois en relation avec l'histoire du sujet, et signification, manifestation d'une volonté.

La réponse du dé est toujours interprétée comme intervention bienveillante de la déesse Fortune ou manifestation punitive du destin, « la grande puissance parentale » (Freud, 1985). Cette reconnaissance qui, dans le même mouvement, est une négation du hasard, est au cœur de l'intérêt pour le jeu, voire de l'addiction au jeu.

UNE SOCIÉTÉ CONTRE LE RISQUE ET LE HASARD

Réduction des risques et principe de précaution

Dans les manifestations du hasard, notre psychisme tend donc à voir une intervention de puissances supérieures : les abords politiques, industriels, économiques, collectifs, du risque, tels que les conçoivent les spécialistes des cyndiniques (Tubiana *et al.*, 1999), doivent tenir compte de cet élément, apparemment irrationnel. L'exigence du public envers les responsables en matière de sécurité tient, en effet, à la place quasi divine qu'occupent ces derniers, dès qu'il s'agit de dangers perçus comme vitaux. L'État, les responsables, « ils » remplacent les puissances supérieures auxquelles les anciens pouvaient attribuer les catastrophes.

De façon générale, le hasard est, pour la société, ce qui doit être réduit à néant par une gestion rigoureuse des risques, une maîtrise de l'essentiel des grands dangers. Aujourd'hui, tout dans la société, tend à gommer l'angoisse née de la non-maîtrise du hasard. Cette horreur du hasard se traduit, au niveau collectif, par une attribution de responsabilité aux politiques, aux décideurs, à l'État ou aux professionnels, même dans les domaines les plus aléatoires, comme la gestion du mauvais temps et des tempêtes (« ils nous ont encore détraqué le temps »). Lorsque par exemple, en l'an 2000, un Concorde s'est écrasé à Gonesse, cet accident correspondait peut-être à la marge sinon acceptable, du moins incompressible, du hasard et du risque : un avion qui s'écrase une seule fois en 30 ans d'existence, cela reste peu significatif et probablement inévitable au niveau statistique. Mais bien sûr, personne n'a vraiment mis en avant cet argument, que le public n'aurait pas accepté, et tout le monde a déclaré que tout devrait être fait d'abord pour en

chercher les causes et ensuite pour qu'un tel accident ne se reproduise pas.

En revanche, les réactions des autorités russes qui ont entouré, la même année, le drame d'un sous-marin nucléaire abîmé dans la mer de Barents ont semblé, dans un premier temps, dictées par un certain fatalisme. En esquivant l'autocritique, en ne manifestant pas immédiatement une solidarité avec l'opinion, en ne demandant pas une enquête urgente et transparente sur les causes, ces autorités ont donc réagi comme des responsables politiques qui n'avaient pas eu à affronter une affaire de sang contaminé, qui n'ont pas l'habitude de rendre des comptes à leur opinion publique. Celle-ci s'est empressée de se rappeler à leur bon souvenir, pression internationale à l'appui.

Ce contexte est aussi, par exemple, celui de la judiciarisation de la médecine : la notion d'alea thérapeutique se heurte à la même difficulté que dans d'autres domaines : celle de faire accepter une part irréductible de hasard, l'impossibilité d'atteindre un « risque zéro ». En réalité, particulièrement en matière de santé publique, il y a un réel déphasage entre la valeur symbolique du risque et le risque réel, matériel, scientifiquement démontré. Les catastrophes aériennes ou les maladies nosocomiales sont perçues comme des faits extrêmement graves et choquants : le malheur se manifeste dans la vie de personnes qui s'en remettaient entre les mains de puissances, de techniques et de savoirs qui les dépassaient, et qui devaient avoir la fonction rassurante d'entités protectrices. Ainsi, l'affaire de l'encéphalopathie spongiforme bovine pèse infiniment plus lourd dans les peurs de nos contemporains que les 70 000 morts annuels du tabac, car l'attribution de la responsabilité est différente. C'est ce déphasage qui peut éclairer la place du hasard dans la société, comme « ennemi » à abattre pour atteindre le risque zéro.

Le risque déviant et le risque valorisé

Dans ce contexte général, la réduction des risques s'inscrit logiquement comme objectif prioritaire dans une société « prophylactique », où la santé, la jeunesse, jouent le rôle de valeurs dominantes. La promotion de la santé publique et le caractère dominant de « l'ordre médical », cadre incontesté de l'hygiénisme (au moins depuis Pasteur), visent au combat contre les accidents, les maladies, toutes les causes de mort prématurée : la vie humaine ne devrait plus être « ce sursis obtenu de matin en matin... » Cette volonté devrait logiquement conduire à une réhabilitation de la mort naturelle, l'institution de rituels retrouvés du « mourir » ou au moins au développement d'une thanatologie.

Mais la mort semble devenue un équivalent pur et simple du mal absolu, et les discours médicaux et scientifiques servent souvent à éluder les problématiques liées à la mort, comme si leur fonction était de la nier ou de rechercher les recettes de l'immortalité (quête dont la légende de Gilgamesh tendait déjà à démontrer le caractère démesuré, impossible, et à laquelle correspond, au niveau individuel, la démarche de certains de nos clients).

Au refus de la mort, même naturelle, s'ajoute un autre paradoxe de la société prophylactique : la sacralisation du risque, qui peut constituer un mode paradoxal et privilégié de distinction. Les jeunes, que la société voudrait mettre à l'abri de tout risque mortel, se voient proposer comme idoles, et donc comme modèles d'identification, des cascadeurs, des risque-tout, des champions de formule 1 ou des alpinistes exceptionnels. Certes ce monde des héros populaires s'oppose à la réalité de la vie quotidienne, en se situant sur une autre scène, rejoignant la fonction attribuée par Freud (1972) à l'art et à la littérature : « notre vie est trop pauvre, elle perd en intérêt, dès lors que nous ne pouvons en risquer l'enjeu suprême, c'est-à-dire la vie elle-même ». L'impossibilité du risque vécu fait l'importance du risque rêvé, fantasmé, des aventures héroïques imaginaires, vécues par procuration...

Aujourd'hui, dans la culture du « culte de la performance » (Ehrenberg, 1991), les nouveaux héros passent à la télévision pour commenter leurs exploits. Et pour certains, c'est le rapport au risque de mort qui démontre leur maîtrise et leur exceptionnel savoir-faire : frôler la mort devient pour le spectateur ébahi une manière d'éprouver sa supériorité sur les formes sauvages de la violence. La maîtrise technique, l'effort et l'apprentissage viennent donc distinguer le risque glorifié du risque stigmatisé : voie longue, ardue, laborieuse, contre la voie courte de la facilité. D'un côté, le risque des fous et des inconscients, risque subi, dont le sujet est agent passif, traversé de forces qui le dépassent. De l'autre, grandeur aristocratique de la maîtrise, du maintien, de la classe.

Les publicitaires exploitent cette différence du rapport au risque dans les représentations sociales, notamment auprès des jeunes : le meilleur moyen, contre toutes les directives de santé publique, de promouvoir le tabagisme chez les jeunes n'est pas de nier les dangers du tabac. C'est de masquer ce risque de maladie, de dégradation, de mort lente, en mettant au premier plan le risque héroïque et valorisé : les voitures de formule 1 et les motos de grand prix servent, à cet effet, de support publicitaire idéal.

Les formes actuelles de l'héroïsme⁴

Le risque valorisé se situe donc, pour une grande part, dans le monde du sport, dans la mise en scène médiatisée des exploits d'individus hors norme. L'enceinte sacralisée des circuits est le théâtre du jeu avec la mort des motards ou des pilotes de formule 1. Les effets de mode liés à ces mythologies populaires ne sont toutefois pas sans lien avec les conduites dangereuses dans la population. Les mannequins et cover-girls contribuent à produire une certaine image de la femme, et une mode, sinon un impératif de la « ligne », qui joue un certain rôle dans l'expansion des troubles des conduites alimentaires. De même, la vitesse et les performances mécaniques ont aussi une importance dans les mythologies privées de nombre de citoyens. Et les études sur le risque automobile ou les accidents de la route se doivent de prendre en compte ces éléments irrationnels.

Par ailleurs, il faut noter le développement de formes démocratisées de pratiques sportives à risque, mettant l'exploit à la portée du plus grand nombre : deltaplane ou parapente, plongée sous-marine, saut à l'élastique sont des formes très actuelles de redécouverte de sensations liées au passage d'une épreuve, parfois proche dans la forme de cérémonies religieuses (le saut à l'élastique se rapproche par exemple des pratiques des « *voladores* » mexicains, etc.).

Les épreuves organisées pour des cadres ou des dirigeants de société peuvent aussi revêtir l'aspect « sauvage » de rituels oubliés, comme la marche sur le feu. Ici, les organisateurs tentent d'exploiter le lien entre une vision traditionnelle de l'héroïsme ou de la relation au risque, et l'audace, la prise de risque en affaires, de plus en plus valorisée dans une optique parfois pseudo-darwinienne.

POUR UN MODÈLE DE DÉPENDANCE – ORDALIE DES ADDICTIONS

Le jeu pathologique, au même titre que la toxicomanie ou d'autres addictions, peut être abordé comme une problématique à deux faces, souvent étroitement liées :

- Un versant processuel, qui justifie tant les descriptions en termes de maladie, que les approches neurophysiologiques, ou les comparaisons avec les modèles animaux de la dépendance.
- Un versant symptomatique, où la conduite addictive garde un lien avec la structure psychique et l'histoire individuelle du sujet.

Alors que la recherche de sensations, surtout si l'on en fait un trait de caractère ou, plus encore, une donnée biologique, s'inscrit dans le premier axe de recherche, la place des conduites ordaliques est plus complexe : en tant que transgression,

recherche de limites et de confrontation à la loi, elles présentent une dimension d'interrogation du sujet sur sa relation à l'ordre légal, à la fonction paternelle. « L'œil de Laios mort dans le roi Œdipe », la formule de Philippe Gutton pour désigner ce qu'il appelle « l'ordalisme » des adolescents, est proche de la vision freudienne des séquences de jeu compulsif, exposée dans « Dostoïevski et le parricide » (Freud, 1985).

De façon générale, le recours à des épreuves ordaliques pourrait être considéré, à l'intérieur d'un processus addictif, comme une tentative du sujet, à travers un vécu de mort et de renaissance, de « se refaire », de « repartir à zéro », de redonner un sens à son existence. Conduites de risque et addictions, dans cette optique, sont alors intrinsèquement liées, la conduite ordalique constituant en quelque sorte, de façon dialectique, le revers de la dépendance. Le cas de la dépendance à des conduites ouvertement et immédiatement risquées (les tentatives de suicide répétées, et non par exemple le tabagisme) ne tient pas seulement à une différence dans un gradient de recherche de sensations. Elle serait la chute, à travers la répétition, dans le processus et la dépendance, du mouvement même par lequel le sujet tentait de se libérer.

Les addictions pourraient être classées, selon leur « gradient ordalique », de la dépendance pure aux addictions les plus risquées et transgressives. Le jeu pathologique occuperait dans ce tableau une place centrale, entre le tabagisme, proche de la dépendance physique la plus pure, et la toxicomanie aux drogues « dures » et illicites, avec ce qu'elle continue de symboliser de révolte, de recherche de sens, voire de quête spirituelle⁵.

Bibliographie

- BEDIER, J. (1979). *Le roman de Tristan et Iseut*, Paris, Les Heures Claires.
- BROCHU, S. (1995). *Drogue et criminalité, une relation complexe*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- CAILLOIS, R. (1976). *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard.
- DOSTOÏEVSKI, F.M. (2000). *Le joueur*, Actes Sud.
- EHRENBERG, A. (1991). *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- FREUD, S. (1985). « Dostoïevski et le parricide », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF.
- FREUD, S. (1972). *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF.
- GAUDEMET, J. (1965). « Les ordalies au Moyen-Âge : doctrine, législation et pratiques canoniques », *Recueil de la Société Jean Bodin*, Bruxelles, vol. XVII, n° 2, p. 99-135.

GUILLAUME, M. (1981). « Tu ne joueras point », *Traverses*, n° 23, Paris.

INSTITORIS, H. et J. SPRENGER (1973). *Le marteau des sorcières*, Paris, Plon.

JANKÉLÉVITCH, V. (1984). *La mort*, Paris, Flammarion.

LADOUCEUR, R. (1990). « Lorsque la raison déraile : psychologie des jeux de hasard et d'argent », *Actualités psychiatriques*, n° 7, p. 11-17.

NEVEUX, M. (1967). « Jeux de hasard », dans R. CAILLOIS (dir.), *Jeux et Sports*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard.

PEDINIELLI, J.L., G. ROUAN et P. BERTAGNE (1997). *Psychopathologie des addictions*, Paris, PUF.

POLY, J.P. (1992). « Histoire des ordalies franques et celtiques », *Revue GRECO*, n° 1, p. 8-13.

RADO, S. (1975). « La psychanalyse des pharmacothymies », *Rev. Fr. Psychan.*, n° 4, p. 603-618.

RETEL-LAURENTIN, A. (1974). *Sorcellerie et ordalies*, Paris, Anthropos.

RETEL-LAURENTIN, A. (1969). *Oracles et ordalies chez les Nzakara*, Paris et La Haye, Mouton.

ROSENFELD, H.A. (1976). *États psychotiques*, Paris, PUF.

TUBIANA, M. et al. (1999). *Risque et société*, Gif-sur-Yvette, Nucléon.

VALLEUR, M. et C. SUEUR (dir.) (1992). « Toxicomanie et Mort : rapport de recherche », *Revue GRECO*, Paris, M.E.S.R. / DGLDT.

ZUCKERMAN, M. (1994). *Behavioral Expression and Biological Bases of Sensation Seeking*, New York, Cambridge University Press.

Notes

1. Il y eut naturellement aussi des raisons économiques dans la suite de la crise économique de 1929. Mais le contexte était également celui de la fin de la prohibition de l'alcool, qui avait entraîné la création d'un champ nouveau de criminalité et d'illégalisme.
2. Les grandes catégories de jeu sont l'alea, l'agon (jeux de compétition), l'ilinx (le vertige), la *mimicry* (rôles, déguisements, théâtre...)
3. La « corruption » désigne pour Caillois la transposition des principes du jeu hors des frontières de l'espace ludique, à l'intérieur de la société. Selon lui, la superstition est une corruption de l'alea, alors que l'usage de drogues relève d'une corruption de l'ilinx.
4. Voir bibliographie dans : « Toxicomanie et Mort », Valleure et Sueur, 1992.
5. Ce texte reprend une communication faite au congrès « Conduites addictives – Conduites à risque », France, mars 2001.